48e ANNÉE (5e SÉRIE) N° 16 16 AVRIL 1931

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Bulletin d'Ecriture Sainte

SOMMAIRE. — I. Les trois premiers rois d'Israël *(suite)* [1] : David. 1° Son origine et sa famille. 2° David à la cour de Saül. 3° David fugitif et proscrit. 4° David proclamé roi de Juda et Ishbaal roi d'Israël.

II. Comptes rendus bibliographiques : 1. V. Magnien, *Les Mystères d'Eleusis ;* — 2. R. Dussaud, *La Lydie et ses voisins aux hautes époques ;* — 3. M. Lepin, *L'Evangile de N.-S. Jésus-Christ ;* — 4. Deux conférences des frères Tharaud à l'Université des *Annales*.

§ I. — David

1. SON ORIGINE ET SA FAMILLE. — Le nom de David se rattache étymologiquement à une racine inusitée en hébreu classique et qui, en néo-hébreu, signifie : « bercer, dorloter, » donc « aimer. » Par sa forme et son étymologie, ce nom, parfaitement bien adapté à celui-là seul qui le porta dans l'Ancien Testament, signifie par conséquent le « bienaimé » ou le « chéri [2]. »

David était le plus jeune des fils d'Isaï ou Jessé, un Judéen qui habitait Bethléem, où il figurait parmi les notables de la petite bourgade.

Après la disgrâce définitive de Saül, le vieux prophète Samuel, poussé par l'Esprit divin, s'y était rendu, et, dès qu'il avait été mis en présence d'un jeune adolescent, au teint blond, au visage gracieux (I Sam., XVI, 12 ; XVII, 42), le huitième de la famille, il avait tout aussitôt compris par une inspiration d'En-haut que c'était lui l'élu de Yahweh. Au milieu de ses frères, il l'avait consacré en répandant sur sa tête sa corne d'huile, et à dater de ce jour l'Esprit de Yahweh s'était emparé du jeune homme pour en faire l'exécuteur de ses œuvres (I Sam., XVI, 4-13). Samuel s'était retiré une fois sa mission accomplie, et nul ne songeait dans la famille de l'Elu à divulguer le secret d'une onction dont l'annonce aurait pu attirer le courroux et les représailles de Saül (I Sam., XVI, 1-2). Cette onction, d'ailleurs, comme celle dont avait été gratifié autrefois Saül courant à la recherche des ânesses de son père (I Sam., IX), ne devait être manifestée qu'au moment voulu par Dieu. Pour l'instant, elle n'était qu'une désignation privée dont l'élu lui-même, tout en en bénéficiant surnaturellement, et à plus forte raison son entourage, ne saisit pas de suite toute la portée. David continua, après la visite de Samuel, de mener sa vie ordinaire, de paître les brebis de son père, de jouer de la harpe, et, quand Isaï l'enverra au camp vers ses trois frères enrôlés dans l'armée de Saül en lutte contre les Philistins, son aîné Eliab, qui pourtant avait été témoin de l'onction conférée par le prophète de Yahweh, ne se fera pas faute de reprocher amèrement à son jeune frère son orgueil et sa curiosité (I Sam., XVII, 28).

II. DAVID A LA COUR DE SAÜL. — Avant d'écrire quoi que ce soit sur les rapports de David et de Saül, il faut essayer d'établir quand et dans quelles circonstances David fut pour la première fois mis en présence du Roi rejeté.

En effet, au chapitre XVI, 14-23, David est mandé auprès de Saül, qui ne le connaît pas, pour jouer de la harpe et par la musique calmer le roi dans ses accès de folie. Il nous est présenté comme un guerrier déjà réputé, et il vit à la cour de Saül qui le prend en affection et en fait son écuyer (21). Lors du combat contre Goliath, David se trouve au camp, il y a sa tente et y déposera les armes de son ennemi vaincu (XVII, 54); de plus, quand pour obtenir de Saül la permission de se mesurer avec le géant, il évoque ses prouesses de berger aux prises avec les fauves (XVII, 34, 35), il semble parler d'événements qui se perdent déjà pour lui dans un passé lointain.

Tout autre est l'impression qui se dégage, à première vue, de la lecture d'une partie du chap. XVII. Dans ce récit David n'est qu'un jeune berger que son père envoie vers l'armée, non pour combattre, mais pour porter à ses trois frères des provisions et rapporter de leurs nouvelles (13, 17, 18). Le jeune pâtre arrive au camp au moment où le combat va s'engager ; il voit les Hébreux reculer saisis d'effroi, entend les provocations du géant, apprend que le Roi a promis de donner sa fille au vainqueur et d'affranchir de toutes redevances et corvées la maison de son père. Son frère aîné, en le voyant se mêler aux hommes de guerre pour se renseigner, lui reproche amèrement d'avoir abandonné ses brebis au désert et d'être venu là pour voir la bataille. Sans se soucier de ces reproches, David continue de s'informer; son enthousiasme juvénile fait même un singulier contraste avec l'abattement et l'effroi dont sont saisis les guerriers de vieille date. Au moment où il s'avance à la rencontre du Philistin dont le nom n'est pas cité, ni Saül, ni Abner ne le connaissent. Le Roi le considère toujours comme

[1] Voir l'*Ami* du 15 janvier, p. 33-38.
[2] Cf. Desnoyers, *op. cit.*, t. II, p. 73, note 1.

un jeune homme et il demande à Abner, puis à David lui-même, de qui il est le fils (55-58). Et c'est seulement après la victoire sur Goliath que Saül, de lui-même, garde David à sa cour et l'empêche de retourner auprès de son père (xviii, 2).

Le texte grec du *Vaticanus* (B), d'ordinaire excellent témoin des textes originaux, ne connaît que le David du chap. xvi, pâtre mais déjà guerrier (xvi, 14-23 ; xvii, 32-54). Il n'a rien qui corresponde à xvii, 12-31, 55-58 ; xviii, 1-5. David, étant déjà à la cour, s'offre de lui-même pour combattre le géant ; Saül tremble pour lui, David le rassure en lui contant les combats que plus jeune il a livrés contre les fauves (xvii, 34-35). Saül cède ; le combat a lieu, on sait la suite. Ces omissions longues et importantes du *Vaticanus* sont-elles à mettre au compte du manuscrit qu'utilisa le traducteur des livres de Samuel, ou faut-il les imputer au traducteur lui-même qui voulut faire disparaître ainsi toute trace de divergences entre les récits des chap. xvi et xvii ? Nous n'en savons rien et, faute de plus amples renseignements, nous devons nous contenter de constater le fait. Ainsi donc la question de l'accord des chap. xvi et xvii ne se poserait pas pour quelqu'un qui n'aurait sous les yeux que le texte du *Vaticanus*. Mais ce manuscrit d'une version ne saurait faire loi et force nous est de prendre le texte sacré tel qu'il est dans la Massore et dans la majorité des manuscrits de toutes les versions, pour voir quelles solutions ont été proposées pour résoudre ce problème d'exégèse que M. Fillion a qualifié de « petit » et dont la solution, si elle pouvait être trouvée de façon certaine, ne serait pas sans avoir sa répercussion sur la suite chronologique des faits que nous allons bientôt exposer.

Voici les diverses solutions qui ont été mises en avant :

a) Depuis Dom Calmet, la majorité des exégètes conservateurs a supposé que David encore jeune n'avait été que peu de temps à la cour comme harpiste et écuyer du roi ; de plus, son séjour y avait été intermittent, puisqu'il allait et venait d'auprès de Saül pour paître les troupeaux de son père (xvii, 15). Il n'est donc pas surprenant dans ces conditions que Saül ne l'ait pas reconnu quand il se présenta pour combattre Goliath ; le visage change vite au temps de la jeunesse ! D'ailleurs, qu'on veuille bien le remarquer, la question posée par Saül à Abner, puis à David, porte avant tout sur la personnalité du père ; il demande de qui David est le fils, et à quelle famille il appartient, et le fait se comprend puisqu'il a promis de donner la main de sa fille à celui qui triomphera de Goliath. Pour éviter de faire apparaître trop vite comme un guerrier le jeune harpiste, M. Fillion considérerait même volontiers la mention du chap. xvi, 21 : « et David devint écuyer du roi, » comme une incise qui anticipe sur les événements postérieurs [1].

b) Le P. de Hummelauer fut sévère pour ces tentatives des exégètes conservateurs ; il qualifia leurs explications de « *fere novas atque ut plurimum miras ne dicam violentas* [1]. » Lui même proposa de considérer l'histoire de Saül comme se terminant après I Sam., xvi. Avec le chap. xvii commencerait l'histoire proprement dite de David par sa rencontre avec Saül à l'occasion de sa victoire sur Goliath. Dans les versets 14-23 du chap. xvi, l'Auteur inspiré aurait voulu tout simplement résumer par anticipation les circonstances de l'arrivée de David à la cour. On serait presque tenté d'appliquer à cette explication les épithètes dont le P. de H. s'est servi pour apprécier les efforts de ses devanciers. Si, en effet, il arrive par son système à éluder quelques difficultés, il en laisse subsister d'autres qui sont toujours du même genre et qui résultent du caractère évidemment composite de ce chap. xvii. En outre, nous n'arrivons pas à voir pourquoi et comment le contraste est moins saisissant entre le chap. xvi, 14-23 et le chap. xvii, du fait que ce chapitre est la fin de l'histoire de Saül au lieu d'être partie intégrante du premier chapitre de l'histoire de David.

c) D'autres exégètes, frappés de la lacune constatée dans le texte du *Vaticanus*, se sont demandé si ce texte ne devait pas être considéré comme reproduisant le texte original, et ils ont regardé les additions qui se trouvent dans le texte massorétique comme des interpolations ou des développements targumiques introduisant dans le récit primitif des détails puisés à d'autres sources ou à des légendes populaires [2]. Il est de fait que les LXX et la Vulgate présentent parfois de notables additions ; que, par exemple, la version grecque du livre d'Esther contient 270 versets, sur lesquels il en manque 107 dans l'hébreu. Mais n'oublions pas qu'il appartient à l'Eglise seule, à laquelle Dieu a confié les Saintes Ecritures, de dire si tel passage est ou non texte original, donc s'il est inspiré et canonique. Or, depuis le Concile de Trente, nous devons regarder comme sacrés et canoniques les Livres Saints avec toutes leurs parties « *prout in Ecclesia catholica legi consueverunt et in veteri Vulgata latina editione habentur* [3]. »

d) Certains ont pensé que la voie la meilleure pour résoudre la difficulté serait celle qui tiendrait le mieux compte de la manière dont ont été composés par l'Auteur inspiré les Livres de Samuel. Or, ces livres ont été certainement rédigés en utilisant des documents préexistants. Dans le cas présent, il serait même possible, semble-t-il, de séparer avec quelque chance de réussite ces do-

[1] Cf. Vigouroux, *Manuel biblique*, 9e édit. 1896, t. II, p. 87-88 ; du même, *Les Livres Saints et la critique rationaliste*, 4e édition, p. 495-498 ; — Cornély, *Introductio specialis in historicos V. T. libros*, t. II, Ia pars, p. 260-270 ; du même, *Compendium*, p. 247, 248 ; — Mangenot, dans le *Dict. de la Bible*, au mot *David*, t. II, col. 1312 ; — Fillion, *Histoire d'Israël peuple de Dieu*, t. I, p. 458

[1] *Commentarius in libros Samuelis*, p. 18.

[2] Cf. Paulin Martin, *Introduction à la critique générale de l'A. T. De l'origine du Pentateuque*, t. I, p. 62-68 ; Paris, 1886-1887.

[3] Cf. *Enchiridion biblicum*, n° 45.

cuments à travers les chap. xvi, 14-23 et xvii. Nous aurions d'un côté, en suivant le *Vaticanus*, xvi, 14-23 ; xvii, 1-11, 31-54 ; et de l'autre, xvii, 12-31, 55 à xviii, 5 ; — ou bien, si l'on veut, xvii, 1-11, 16-46, 48-49, 51-53 et xvi, 14-23, puis xvii, 55-58. Selon le P. Dhorme, les versets xvii, 12-15, 47, 50, 54 seraient à considérer comme des réflexions ou des gloses entremêlées par l'Auteur inspiré aux documents qu'il utilisait en se les appropriant [1]. Ne pourrait-on pas supposer une interversion dans les faits qui sont racontés aux chap. xvi et xvii avec mélanges rédactionnels, la victoire sur Goliath ayant précédé chronologiquement l'introduction de David à la cour de Saül comme harpiste et écuyer ? Evidemment, la plupart des commentateurs et des historiens ont suivi jusqu'à ce jour l'ordre du texte massorétique, et l'on ne doit s'éloigner de l'ordre du récit tel que l'indique le texte sacré que si la nécessité l'impose absolument. Ne sommes-nous pas ici en présence d'une véritable nécessité ? On pourrait le croire et s'incliner, pour subir cette nécessité avec ses conséquences chronologiques, s'il ne résultait pas d'autres indications des chap. xvi et xvii qu'on ne peut vraiment pas éluder : 1° que David semble bien avoir été mandé à la cour pour calmer les accès de Saül alors qu'il était totalement inconnu de lui (xvi, 14-23), et 2° qu'étant à la cour où il jouait de la harpe, il quittait son poste pour aller paître les brebis de son père (xvii, 15). Tout autre est sa situation après la victoire sur Goliath. C'est Saül qui, de lui-même, le retient à la cour et l'empêche de retourner chez son père (xviii, 2). Désormais David reste à la cour à demeure ; il y occupe un rang d'honneur, tout en continuant de jouer de la harpe aux temps où le Roi est repris par ses accès (xviii, 3-5, 10-11).

e) Quelques-uns, enfin, donnent à entendre que l'Auteur inspiré des Livres de Samuel aurait, dans le cas qui nous occupe, fait une sorte de citation implicite nous transmettant pour les premières années de David des traditions populaires autorisées, consignées dans des documents dignes de foi, sans se prononcer sur le bien-fondé des moindres détails, ni essayer de coordonner entre eux ces antiques récits pour en faire disparaître des divergences qu'aussi bien que nous il avait lui-même remarquées [2]. C'est vers une solution de ce genre que s'arrêterait, semble-t-il, le P. Dhorme, à en juger par son commentaire des Livres de Samuel, p. 145, 146 et 167-169. C'est aussi vers elle qu'inclinait, avec toutes les réserves qui s'imposent en un sujet aussi délicat, M. Desnoyers lorsque, repoussant l'opinion de certains critiques indépendants qui rejettent, en tout ou en partie, l'un des deux récits, le considérant comme entaché d'embellissements légendaires, il poursuivait en ces termes : « Il est difficile pour un catholique de souscrire à cette solution radicale. Tout au plus, pourrait-il admettre qu'ici, de même que dans les cas très nombreux où l'Ancien et le Nouveau Testament présentent deux ou plus de deux traditions relatives soit à des faits soit à des paroles, l'exégète serait autorisé à user sagement de quelque latitude dans la manière de les combiner pour en tirer la vérité historique [1]. »

Somme toute, aucune solution ne s'imposant, mieux vaut encore s'en tenir à l'explication traditionnelle et exposer les faits en suivant, comme on fait d'ordinaire, l'ordre du texte massorétique.

D'aucuns, parmi nos lecteurs, pourront peut-être trouver que nous nous sommes attardé bien longtemps à exposer l'attitude des exégètes catholiques en face d'une difficulté qui relève de la critique littéraire et historique. Nous l'avons fait à dessein pour leur faire mieux saisir la délicatesse des problèmes qui, trop souvent, se posent dans l'étude des Saintes Ecritures. Puissions-nous leur avoir inspiré ainsi beaucoup d'indulgence pour ceux des nôtres qui, malgré les dangers que présentent de pareilles études, les abordent néanmoins avec un certain courage, en fils toujours dévoués et soumis de la Sainte Eglise et pour répondre aux désirs des Souverains Pontifes qui se sont succédés depuis Léon XIII sur le siège de Pierre.

Qu'on veuille bien excuser cette petite digression ; et reprenons notre récit.

C'est donc comme joueur de harpe que le jeune David fut introduit auprès de Saül (I Sam., xvi, 17-20). Nous avons vu [2] quelle était la situation politique de Saül au moment où il était rejeté par le prophète Samuel (xv, 10-35). L'effet de la malédiction divine ne tarda pas à se faire sentir. D'abord, les Philistins un instant refoulés, mais demeurés toujours puissants et redoutables, recommencèrent à s'insinuer chaque jour davantage dans les montagnes de Juda ; puis, les autres tribus ne tardèrent pas à manifester leur mécontentement des faveurs spéciales dont était comblée cette tribu de Benjamin dont Saül était issu. C'est parmi ses membres que le Roi choisissait les chefs de son armée, « les chefs des mille et les chefs des cent » ; il les récompensait de leur fidélité ou de leurs exploits en leur distribuant abondamment le butin des razzias, les champs et les vignobles. Par ailleurs, le caractère déjà difficile de Saül, caractère changeant et rapidement irascible, devint encore plus mauvais quand le Roi livré à lui-même put mesurer toutes les conséquences pour sa dynastie de sa rupture avec Samuel, dont il savait l'ascendant considérable sur le peuple. Rejeté par Yahweh, menacé par le Prophète d'un remplaçant qui pouvait apparaître à brève échéance, harcelé sans cesse par des ennemis qui voulaient anéantir à tout prix son œuvre politique, jalousé par les gens des autres tribus, surtout par les Judéens, de tous les plus

[1] Cf. *Les Livres de Samuel*, p. 167.
[2] Cf. *Décis. de la C. B. sur les Citations implicites*, 13 fév. 1903 : *Enchirid. Biblic.*, n° 153 ; — Lemonnyer, *Citations implicites (Théorie des)*, dans le *Supplément au Dict. de la Bible*, t. ii, col. 51-55 ; — Durand, *Inerrance biblique*, dans *Dict. Apologétique*, t. ii, col. 768, 781, 782.

[1] Cf. *op. cit.*, t. ii, p. 86, fin de la note.
[2] *Ami* du 15 janvier 1931, p. 37.

nombreux et les plus vaillants, subi bien plus que réellement aimé par son entourage, le Roi devint de plus en plus impressionnable ; il fut en proie à de fréquents accès de mauvaise humeur et de colère qui confinaient à la folie. A ces moments-là, Saül mieux que tout autre devait sentir s'appesantir sur lui cette malédiction dont il avait été frappé (xvi, 14).

C'est alors que dans son entourage on eut la pensée, pour le calmer, de recourir aux bienfaisants effets que la musique peut exercer sur des nerfs surexcités chez des tempéraments particulièrement émotifs. Il y avait dans la tribu de Juda un jeune pâtre qui excellait à jouer du kinnor. On vanta tellement son talent devant Saül que celui-ci l'envoya chercher. Et tout de suite, par son talent et sa bonne grâce, David exerça sur Saül une influence douce et apaisante. Le Roi le prit en affection et, quand il était là, volontiers il l'emmenait avec lui comme son écuyer (xvi, 21). On ne sait combien de temps dura le séjour que fit alors David à la cour; il semble même que ce séjour, vraisemblablement de courte durée, fut intermittent (xvii, 15), puisque David allait et venait d'auprès de Saül pour paître les troupeaux de son père.

Il était de nouveau occupé à ces humbles fonctions quand un jour Isaï l'envoya à l'armée porter quelques provisions à ses frères (xvii, 17-20). Les Hébreux étaient alors aux prises avec leurs ennemis de toujours les Philistins, entre Socho et Azeca. Saül était accouru au secours des Judéens et il avait pris position dans la vallée dite du Térébinthe. Les deux adversaires s'observaient depuis déjà quelque temps avant d'en venir aux mains, et de jour en jour les Hébreux devenaient plus hésitants, à cause des provocations dont ils étaient l'objet de la part d'un géant philistin du nom de Goliath qui proposait, selon la coutume antique, de décider par un combat singulier du sort des deux peuples. Pour donner du cœur aux siens, Saül avait promis au vainqueur la main de sa fille.

C'est sur ces entrefaites qu'arriva le jeune David ; il eut tôt fait de se renseigner sur ce qui se passait, se fit présenter au Roi, calma ses appréhensions par le récit de ses exploits comme berger, et il fut agréé comme champion d'Israël. Dédaigneux d'une cuirasse et d'un casque, mais mettant toute sa confiance en Yahweh qui dans le passé le délivra du lion et de l'ours, il aborda le géant avec sa fronde et le terrassa tout aussitôt, justifiant ainsi du premier coup le choix divin dont il avait été l'objet, comme avait fait autrefois Saül par sa victoire de Jabès (xvii, 21-51). L'effondrement de Goliath redonna courage et confiance aux Hébreux; ils se précipitèrent sur l'ennemi, pillèrent son camp, et poursuivirent leurs adversaires jusqu'à l'entrée de Geth et aux portes d'Accaron en les taillant en pièces (xvii, 52-54). Israël venait de remporter, grâce à David, une victoire magnifique et le nom du jeune héros retentit avec éloge sur toutes les lèvres. Comme il traversait aux côtés de Saül les villes et les villages pour regagner la résidence royale de Gabaa, femmes et jeunes filles s'avançaient à leur rencontre au son des tambourins en chantant : « *Saül a tué ses mille, Et David ses dix mille* » (xviii, 7).

L'enthousiasme populaire ne mesurait pas toute la maladresse d'une pareille comparaison, surtout quand elle mettait en fâcheuse posture un monarque inquiet et déjà malade. Dans les premiers jours tout alla bien. Renseigné sur la famille dont était issu David et sachant qu'il était le fils d'un cheikh considéré de Bethléem, Saül le garda à la cour auprès de lui et l'empêcha de retourner chez son père (xvii, 55-58 ; xviii, 1, 2); son fils Jonathas se lia même avec lui de la plus étroite et la plus délicate amitié ; dans l'élan de son admiration, il lui donna son manteau, son équipement de guerre avec son glaive, son arc et son baudrier, s'effaçant en quelque sorte complètement devant lui.

Mais bientôt le caractère ombrageux de Saül reprit le dessus; il fut froissé de la popularité croissante du jeune héros, commença de trembler pour sa couronne, conçut dans son cœur de la méfiance et de la jalousie, et l'amitié des premiers jours ne tarda pas à se muer en une haine implacable qui voulait par tous les moyens se débarrasser de David, considéré comme le rival le plus dangereux. Le Roi le nomma chef de mille (xviii, 13) pour l'exposer davantage encore en un temps où il fallait sans cesse guerroyer; il lui promit d'accomplir enfin la promesse qu'il avait solennellement faite en faveur du vainqueur de Goliath et qu'il n'avait pas encore tenue, mais, au lieu de sa fille aînée dont il avait disposé indûment, il ne lui laissa espérer que la cadette, Michol, qui d'ailleurs l'aimait, mais à la condition qu'il lui rapportât, en guise de cadeaux de noce, la preuve sanglante de la mutilation de cent Philistins qu'il aurait égorgés de sa propre main, pensant bien qu'un jour ou l'autre David perdrait la vie dans l'un de ces combats, sans qu'il ait à porter directement la main sur lui (xviii, 17 et 18-27).

De guerre lasse, Saül demanda à ceux qui l'entouraient et à son fils Jonathas lui-même de le débarrasser de David (xix, 1) ; mais, personne ne voulant se faire le complice de sa haine, il ne lui restait plus qu'à frapper lui-même son ennemi. Il s'y essaya à deux reprises (xviii, 10, 11 ; xix, 9, 10), sans succès. Un soir, il fit même cerner la maison dans laquelle il reposait (xix, 11-17); Michol, son épouse dévouée, le fit échapper par une fenêtre et David exhala sa reconnaissance en Yahweh « sa forteresse et son refuge » dans un chant dont le psaume lviii (lix) nous a conservé quelques extraits d'un réalisme saisissant (4-7 ; 15, 16).

La vie du jeune homme se trouvait de jour en jour plus exposée à Gabaa ; à deux reprises déjà, au moment où les accès de fureur du Roi étaient plus violents, David avait cherché son salut dans la fuite, et il s'était réfugié quelque temps, d'abord

auprès de Samuel, puis auprès d'Achis, prince philistin de Geth (xix, 18-24 et xxi, 11-16) où, pour sauver sa vie, il avait dû simuler la folie. Dans l'intervalle, soit que la fureur de Saül se fût calmée, soit que Jonathas fût intervenu pour négocier une réconciliation, le danger avait paru momentanément conjuré et David avait pu réapparaître devant le Roi, qui avait promis d'oublier ses griefs imaginaires et de ne plus se souvenir que des services que lui avait rendus David. Mais ces bons sentiments ne pouvaient être que de peu de durée dans le cœur d'un malade aigri et jaloux, et un jour vint où Jonathas put se convaincre que son père n'avait pas désarmé et qu'il voulait à tout prix la tête de David. En ami fidèle et sûr, il en informa le jeune héros et celui-ci quitta sur l'heure Gabaa pour se réfugier dans la tribu de Juda, commençant cette vie de fugitif et de proscrit qui ne devait prendre fin qu'avec la mort de Saül (xx, 1-42). Tout autre que lui, en pareille occurrence, se serait laissé aller au découragement et finalement aurait douté sans doute de la réalité de sa mission; lui, il profita de l'épreuve pour chanter plus que jamais sa confiance inébranlable en Yahweh qui l'avait fait échapper à tant de dangers et l'avait arraché à la mort.

III David fugitif et proscrit. — En quittant définitivement Gabaa, David passa par la ville de Nobé, où se trouvait un sanctuaire ancien et vénéré. Achimélech et sa famille y accueillirent David avec une grande cordialité ; ils lui donnèrent à manger les pains de proposition (xxi, 2-10 et Mt., xii, 4), consultèrent pour lui Yahweh par l'éphod (xxii, 13) et lui laissèrent emporter l'épée de Goliath qui avait été déposée là comme un trophée. Mal leur en prit : dénoncés à Saül par Doëg l'Edomite, ils furent tous mis à mort. Un seul, Abiathar, échappa au massacre ; il se sauva avec l'éphod auprès de David et devint son prêtre (xxii, 9-23).

David se mit alors à vivre une vie qu'il serait tout à fait injuste d'apprécier selon nos manières de voir d'Occidentaux du xx^{e} siècle. Entouré de ceux de sa parenté, qui selon l'usage devaient partager son sort, il vit se grouper assez vite autour de lui une bande de quelques centaines d'hommes. Parmi eux figuraient tout naturellement ceux qui depuis toujours lui étaient dévoués; à ceux-là s'étaient joints des aventuriers, des opprimés, des mécontents, principalement des Judéens jaloux de la suprématie exercée par la tribu de Benjamin et désireux de faire prévaloir avec David et par lui la suprématie de Juda. A la longue, David reçut même des transfuges de l'armée de Saül. C'étaient des guerriers, parfois déjà pourvus d'un grade, et qui avaient la nostalgie du jeune chef qui les avait toujours conduits à la victoire ; c'étaient des Gadites, que n'effrayait pas le passage à la nage du Jourdain en pleine crue au printemps, ou même des compatriotes du Roi, des Benjaminites, que sa haine maladive et injustifiée écœurait (xxii, 1-2; I Chron., xii, 1-22). David accueillit avec bienveillance ces nouveaux auxiliaires, tout en se tenant sur ses gardes, car il était à craindre que quelque traître à la solde de Saül ne se glissât parmi eux.

Pour faire vivre ces hommes et, tout en contenant leur ardeur guerrière, leur donner parfois l'occasion de combattre, il menait autour de lui une guerre de partisan. D'heureux coups de main contre les Philistins ou les tribus du Négeb, la protection assurée aux récoltes et aux troupeaux de Carmel, de Ziph, de Maon ou de la forêt de Haret, lui procuraient pour ses hommes et pour lui la subsistance nécessaire, et dans les cavernes de la montagne, dans les steppes ou dans le désert il trouvait un asile où sa petite troupe pouvait goûter quelque repos entre deux expéditions et se mettre à l'abri des recherches de Saül.

Celui-ci, en effet, ne désarmait pas ; il avait juré la perte de David et il rencontrait parfois des auxiliaires précieux pour seconder sa haine : tels les mécontents de Céïla (xxiii, 7-13) et les Ziphiens délateurs (xxiii, 19, 24). Mais Dieu veillait sur son Oint ! Il lui ménageait à l'occasion des amis fidèles, de sûrs espions, et parfois, en temps opportun, il l'avertissait par l'éphod, que consultait pour lui Abiathar, des dangers qu'il courait.

Ce qui nous frappe dans cette véritable chasse à l'homme, où à tout instant la vie de David était en danger, c'est son attitude purement défensive ; ce sont les sentiments de son âme dans laquelle ni la rancune, ni l'animosité ne sauraient trouver place. Le jeune héros ne nous rappelle en rien ces compétiteurs vulgaires comme on en trouvera tant dans le royaume du Nord au cours de son existence ; ce n'est point par un attentat qu'il parviendra au trône, et il ne trempera pas ses mains dans le sang de son prédécesseur. A deux reprises, dans la caverne d'Engaddi (xxiv, 5-23) et sur la colline d'Hachila (xxvi, 7-25), Saül fut à sa merci ; il n'avait qu'à étendre la main pour le frapper à mort, mais il ne se permit pas de toucher à l'Oint de Yahweh. Une telle magnanimité contraste avec l'acharnement de Saül à le poursuivre et avec les mœurs de ce temps ; elle en imposa même au Roi malade, qui, sous le coup de l'émotion produite par le danger auquel il avait échappé, invita le proscrit à revenir à la cour (ce qu'il se garda bien de faire, et avec raison) ; elle émut en Israël et Juda ceux qui connurent sa conduite, et elle lui conquit de nouvelles sympathies et de nouvelles recrues ; elle réfréna même peu à peu les instincts barbares et pillards de sa bande de rustres et d'aventuriers. Tous se sentirent dominés et conquis par tant de grandeur d'âme, par une religion si exquise dont les beaux sentiments, inspirés par les faits de chaque jour, furent exprimés par David en une poésie sobre et vigoureuse dont divers chants du Psautier nous ont conservé d'émotionnants extraits : cf. Ps. xxiii, li, liii, lv, lvi, lix, lxii, cxli, etc.

Privé de Michol, son épouse bien-aimée et fidèle,

que Saül lui avait retirée, pensant lui enlever par le fait même tout droit à la couronne (I Sam., xxv, 44 et II Sam., iii, 15), David avait adouci son chagrin et remédié à sa solitude en épousant dans le sud de Juda Achinoam de Jezraël (xxv, 43) et Abigaïl de Maon (xxv, 40-42). Ces deux unions ne furent pas non plus sans profit pour sa cause. Déjà il pouvait compter sur tout le clan des Judéens de la région de Bethléem d'où il était originaire ; ses deux mariages lui assuraient, en outre, l'appui des tribus des confins du Négeb et celui des Calébites, excellents guerriers, maîtres depuis longtemps de l'antique cité d'Hébron, véritable capitale qui attendait son roi. Jamais la situation du Proscrit n'avait été aussi forte ; autour de lui se pressaient environ 600 hommes qu'il avait bien en main et qui lui étaient tout dévoués (I Sam., xxvii, 2).

Or, ce fut précisément ce moment-là que choisit David pour s'expatrier, en dépit de l'extrême répugnance religieuse qu'il devait éprouver à vivre au milieu des infidèles. Lui-même nous dit (dans I Sam., xxvii, 1 et 2), pourquoi il en vint à une telle détermination. Las d'être sans cesse sur le qui-vive pour échapper à Saül qui le poursuivait sans relâche en dépit des regrets éphémères que lui inspirait de temps à autre sa conduite (xxiv, 17-23 ; xxvi, 21-25), craignant, non sans raison, d'être livré un jour par un traître, mal vu peut-être à certains moments par les clans au milieu desquels il vivait et auxquels il devait de temps à autre faire payer la sécurité qu'il leur procurait, il préféra se réfugier au pays des Philistins pour contraindre Saül à renoncer à le poursuivre. A ceux qui pourraient être étonnés ou même scandalisés de voir David se retirer chez les ennemis les plus farouches du peuple d'Israël, nous nous contenterons de faire remarquer qu'au milieu des Philistins David fut un transfuge, mais jamais un traître, et en Israël on se méprit si peu sur son véritable rôle qu'à Siceleg, qui lui avait été assigné comme territoire à titre de vassal par le roi de Geth, Achis, de nouveaux partisans vinrent encore se joindre à lui, et parmi eux vingt Benjaminites, parents de Saül (I Chron., xii). De Siceleg, David guerroyait contre les pillards du sud ; il repoussait leurs incursions et allait les razzier chez eux. Jusqu'à la frontière égyptienne villages, douars, oasis appartenant aux Gessuriens, Gerziens et Amalécites, étaient tour à tour saccagés : moutons et bœufs, ânes et chameaux étaient raflés ; une guerre sans merci était faite à ces ennemis héréditaires d'Israël, et au cours des combats, tous les êtres humains saisis, hommes, femmes et enfants, étaient mis à mort (xxvii, 8-12).

Il y avait environ un an et quelques mois (xxvii, 7) que David menait cette vie de transfuge toujours fidèle à son pays, en dépit des apparences contraires, quand les Philistins projetèrent une grande expédition contre les Hébreux. Délaissant pour le moment leur tactique d'incursion bornée à un seul canton, ils résolurent d'occuper la grande voie qui par la plaine de Jezraël et celle de Beisan gagnait les plateaux au delà du Jourdain et les plaines de Basan, pour s'ouvrir la route de Damas où affluaient les caravanes venant de tout l'Orient. Si leur plan était couronné de succès, c'en était fait vraisemblablement à tout jamais du jeune royaume d'Israël, de l'union des tribus, peut-être même de l'indépendance du peuple choisi. Les Hébreux de Galilée, ceux d'au delà du Jourdain seraient coupés du gros de la nation installé fortement dans les montagnes de Juda. Les riches plaines de Jezraël, de Beisan, du haut Jourdain, les pâturages et les forêts de Basan seraient occupés et exploités par les envahisseurs, qui acquerraient ainsi le monopole du transit entre la Mésopotamie d'une part, la Syrie, la Phénicie et l'Egypte d'autre part [1].

Le danger était grave et pressant. Pour le conjurer et sauver tout à la fois sa couronne et son peuple, Saül vint occuper, en toute hâte, le seuil étroit qui ferme au sud la plaine de Jezraël, pendant que de leur côté les Philistins se concentraient à Aphec. David se trouvait au milieu d'eux, contraint par les usages de suivre comme vassal son suzerain le roi de Geth, Achis. Il semblait ne pouvoir éviter cette fois de marcher contre son Roi et contre son peuple, quand la méfiance, sans doute fort justifiée, des autres chefs philistins le fit exclure de l'expédition comme étant un allié sur la fidélité duquel on ne pouvait pas compter (xxix, 1 11).

David retourna au pays des Philistins, remerciant Dieu au fond de son cœur de l'avoir tiré d'un aussi mauvais pas.

A son retour dans son fief de Siceleg, un spectacle bien lamentable lui était réservé. En son absence, les Amalécites avaient tout incendié et pillé ; ils avaient emmené femmes et enfants pour en faire des esclaves et les vendre aux caravaniers d'Egypte et d'Arabie. Peu s'en fallut que sa troupe consternée, puis courroucée, ne lui fît un mauvais parti. Toujours égal à lui-même parce que confiant en Yahweh, David interrogea l'éphod et il partit avec les deux tiers de sa troupe à la poursuite des ravisseurs. Il les surprit, en fit un grand carnage, délivra les prisonniers hébreux, récupéra bœufs et moutons. Un succès si complet, si foudroyant, lui reconquit son prestige un instant ébranlé. Sur sa part de butin, il eut l'habileté de prélever des cadeaux pour les cheikhs principaux de Juda, les clans des Calébites, des Jéraméelites, des Cinéens, les villes s'échelonnant depuis Hébron jusqu'aux confins du désert, tous lieux où lui et ses gens avaient passé et comptaient des partisans (xxx, 1-31). Il préparait ainsi sa royauté au moment même où Saül perdait la sienne.

En effet, David n'était revenu que depuis deux jours de son expédition contre les Amalécites (II Sam., i, 2) quand, le troisième jour, arriva à

[1] Cf. Desnoyers, *op. cit.*, t. ii, p. 121, 122.

Siceleg un messager qui lui annonça la sanglante défaite que les Philistins avaient infligée aux Hébreux, Jonathas et Saül étaient morts ; le premier avait péri dans la poursuite qui suivit le combat ; le second s'était suicidé, et, sur le point d'être pris, avait été achevé sur sa demande par un Amalécite (I Sam., xxxi, 2-7 ; II Sam., i, 6-10). Leurs cadavres avaient été suspendus aux murailles de Beisan et leurs armes ornaient comme trophées le temple d'Astarté (I Sam., xxxi, 8-10 ; I Chron., x, 8-10). A cette nouvelle, David éclata en sanglots ; il fit mettre à mort le messager qui se vantait d'avoir achevé Saül de sa propre main ; il prit le deuil lui et sa bande, et il exhala sa douleur dans une belle élégie, *le Chant de l'arc*, conservée dans le *Livre du Juste* et dont le IIe livre de Samuel nous a gardé quelques fragments (i, 19-27).

La mort de Saül laissait le jeune royaume hébreu dans une situation pour ainsi dire désespérée. Répandus dans les villes des deux grandes plaines et celles des bords du Jourdain, les Philistins chassaient devant eux les Hébreux affolés ; ils occupaient Beisan et y installaient une garnison. Poussant jusqu'au Jourdain, ils isolaient la tribu du sud de celles du nord et, bientôt, ils réapparaîtraient dans la montagne d'Ephraïm.

IV. David proclamé roi de Juda et Ishbaal roi d'Israël. — A la mort de Saül, le sceptre passait normalement aux mains d'Ishbaal [1] son fils. C'était un homme timide, effacé, maladroit, incapable d'exercer une réelle royauté, et sans doute eût-il été incapable de reprendre le pouvoir en d'aussi difficiles circonstances s'il ne s'était trouvé à ses côtés, pour le conseiller et le seconder, un cousin du roi défunt, Abner, chef de bande hardi et déjà réputé.

Dès lors que l'ennemi héréditaire occupait la plus grande partie du territoire, Abner eut le courage de se retirer au delà du Jourdain, au pays de Galaad, avec les débris de son armée et de faire de Mahanaim, ville voisine de Jabès où reposaient les restes de Saül et de ses fils, une nouvelle capitale. Il y fit acclamer roi Ishbaal et s'occupa de réorganiser l'armée, en la renforçant de volontaires recrutés un peu partout. Par des offensives heureuses, conduites avec ténacité et clairvoyance, il contraignit les Philistins à céder successivement plusieurs parcelles du territoire qu'ils occupaient indûment. On les vit ainsi évacuer bientôt les cantons du pays de Galaad, la plaine de Jezraël, le pays d'Aser, les hauteurs d'Ephraïm et de Benjamin (II Sam., ii, 8-10). Ces beaux résultats, qui rendaient au fils de Saül, à quelque chose près, tout le territoire sur lequel avait régné son père avant de descendre vers le sud, furent le fruit de luttes incessantes qui n'exigèrent pas moins de cinq ans d'efforts (II Sam., ii, 10 et 11).

[1] Le véritable nom du fils de Saül était bien Ishbaal, « l'homme de Baal » (cf. I Chron, viii, 33 ; ix, 39) Plus tard, par réaction contre l'idolâtrie, on remplaça le nom de Baal par Boseth, qui voulait dire « honte. » Ishboseth, c'est donc « l'homme de honte. »

Durant cette période, David, on le pense bien, n'était pas demeuré inactif. Ne voulant rien faire qui ne fût conforme à la volonté de Dieu, il avait consulté les sorts sacrés et, après la mort de Saül, avait quitté le territoire de Siceleg, où il n'avait plus aucun motif de demeurer. Tout, au contraire, lui conseillait de revenir en Juda, où sa conduite chez les Philistins ne lui avait aliéné aucune sympathie et où ses alliances matrimoniales et ses présents lui avaient procuré des amis valeureux et dévoués. Il vint donc à Hébron, la métropole calébite, avec ses guerriers qui s'installèrent dans les différents coins de la cité, toujours prêts à répondre à son appel. Il y vint aussi avec son harem, qui, suivant l'usage, s'était accru en même temps que sa condition avait grandi. A Achinoam et Abigaïl, il avait adjoint Maaca, fille de Tholmaï, roi de Gessur, puis Haggith, Abital et Egla et sans doute aussi des femmes de second rang. Six fils lui naquirent à Hébron, parmi lesquels il convient de signaler, en raison du rôle qu'ils joueront plus tard, Ammon, Absalom et Adonias (II Sam., iii, 2-5).

La défaite de Saül et l'écrasement, en sa personne, de la royauté benjaminite étaient les moyens humains dont se servait la Providence pour réaliser ses desseins au sujet de David et préparer son accession au trône. La tribu de Juda ne pouvait laisser échapper une occasion si favorable de s'assurer, par la royauté, l'hégémonie sur tout Israël. Aussi, dès que David parut à Hébron, les Judéens s'empressèrent-ils de le proclamer roi (II Sam., ii, 4). Par cet acte, Juda rompait l'unité établie à grand'peine par Saül, et il se constituait en principauté indépendante, sous les yeux bienveillants des Philistins maîtres dans la montagne de Juda comme ils l'étaient plus au nord. Ceux-ci n'en pouvaient concevoir de l'ombrage : David leur était depuis longtemps connu (I Sam., xxvii, 12) ; par son fief de Siceleg, il demeurait toujours un peu leur vassal, et une dualité de pouvoir politique chez les Hébreux était, pensaient-ils, le meilleur moyen de leur assurer à eux-mêmes cette suprématie définitive après laquelle ils soupiraient depuis si longtemps ; Ishbaal, privé désormais de l'appui de Juda, la tribu la plus peuplée et la plus guerrière, ne serait plus pour eux dans le nord un adversaire redoutable.

Il semble que, durant quelques années, la petite principauté de David vécut dans l'effacement et l'isolement. Le jeune roi se contenta de faire connaître son avènement aux gens de Galaad (II Sam., ii, 5-8). En héritier reconnaissant et empressé, il félicita les gens de Jabès du courage dont ils avaient fait preuve pour rendre les devoirs funèbres aux cadavres de Saül et de Jonathas et soustraire ainsi à toute profanation l'Oint de Yahweh. Il leur promit, en retour, son appui en toute occasion. Les Galaadites acceptèrent le message, mais n'en demeurèrent pas moins fidèles à Ishbaal. De son côté, celui-ci était bien trop aux prises avec les Philistins pour songer à lutter contre

son compétiteur. Il n'en devait plus être de même le jour où il aurait reconquis son royaume ; ce jour-là, la guerre civile deviendrait inévitable.

A première vue, les chances paraissaient très inégales entre les deux adversaires. Ishbaal était sans doute un personnage assez insignifiant, mais il avait, en sa faveur, d'être l'héritier légitime ; il était le fils, David n'était que le gendre et encore avait-il été privé par Saül de sa première épouse, Michol. L'armée de Saül, sur laquelle Ishbaal pouvait compter, avait été réorganisée par Abner ; cinq années de luttes finalement victorieuses l'avaient aguerrie et l'ensemble des tribus lui fournissait sans cesse des renforts. David ne pouvait s'appuyer que sur la tribu de Juda et sur les quelques centaines de partisans qui s'étaient depuis longtemps attachés à lui. — Le royaume d'Ishbaal s'étendait depuis Gabaon jusqu'à Dan aux sources du Jourdain, tandis que celui de David n'allait que de Gabaon à Bersabée. Sa longueur à vol d'oiseau était d'environ 80 kilomètres et sa largeur, réduite à l'ouest par la Philistie, à l'est par les collines désertiques dominant la Mer Morte, dépassait de bien peu 40 kil. Le royaume d'Ishbaal était d'une longueur double et d'une superficie trois ou quatre fois supérieure. Entre les deux royaumes se dressait sur un mamelon la citadelle d'Urusalim (Jérusalem), qui était toujours aux mains des Jébuséens. — Mais David avait pour lui ses services passés, sa valeur personnelle, son charme, son ascendant ; il avait pour lui Abiathar et les lévites, les prophètes qui avaient connu Samuel et vécu dans son entourage, tous les adorateurs fervents de Yahweh qui, à la suite de Samuel, s'étaient détachés de Saül infidèle ; il avait, surtout, les promesses de Yahweh dans lesquelles il avait une foi inébranlable et à la réalisation desquelles il apporterait une fidélité à toute épreuve. Désormais, il agissait en roi légitime, ce qu'il n'avait jamais fait du vivant de Saül, et, bien que n'ayant pour lui ni le nombre, ni le territoire, il avait en sa faveur les forces morales et spirituelles, bien autrement précieuses alors, comme elles le furent et le seront toujours.

Il n'y eut pas, à vrai dire, entre les deux royaumes (celui du Nord et celui du Sud), de bataille rangée, mais seulement des escarmouches de frontière dans le voisinage de Gabaon, qui mettaient tout au plus aux prises une vingtaine d'hommes. La Bible a conservé le souvenir de deux de ces engagements. — Un jour, près du réservoir de Gabaon, Abner à la tête d'une troupe de Benjaminites se heurta à une bande judéenne que commandait Joab. Pour réduire la rencontre à une sorte de combat singulier, on fit choix de douze champions de part et d'autre, et ceux-ci mirent à se battre une telle ardeur que, se saisissant mutuellement la tête, ils s'enfoncèrent réciproquement leur glaive dans le flanc, si bien que longtemps après l'événement le lieu du combat s'appelait encore « *le Champ des flancs* » (II Sam., II, 12-17). — Une autre fois, à peu près dans la même région, eut lieu un autre engagement qui devait avoir par la suite, pour Abner, de tragiques conséquences. L'avantage était encore resté à Joab, qui n'avait perdu que vingt hommes ; mais, au cours du combat, Asaël, le frère de Joab, avait été tué par Abner. Joab ne devait jamais lui pardonner ce meurtre, accompli pourtant dans un corps à corps régulier, et si, sur l'heure, il cessa de poursuivre Abner et le laissa se retirer à Mahanaïm par la vallée du Jourdain, il regagna Hébron fermement résolu à venger un jour et, selon l'usage, par le sang du meurtrier, la mort de son frère (II Sam., II, 18-32).

Une lutte de ce genre, faite d'escarmouches, aurait pu durer longtemps entre les deux rivaux Ishbaal et David, si le soutien le plus ferme du fils de Saül n'avait fini par lui manquer. Abner n'était pas seulement un chef de guerre valeureux, il était aussi un habile politique ; il ne tarda pas à se rendre compte que son maître n'avait aucune chance de l'emporter. Sa popularité déjà médiocre faiblissait de jour en jour, alors que celle de David croissait sans cesse. Aussi cherchait-il depuis quelque temps déjà l'occasion de changer de camp, lorsque des reproches d'Ishbaal vinrent très opportunément lui en fournir le prétexte. Il avait noué des relations avec Respha, jadis épouse de second rang dans le harem de Saül. Un tel acte équivalait à une sorte d'usurpation. Ishbaal le lui reprocha amèrement. Les chefs de bandes d'alors étaient facilement insubordonnés à l'égard du monarque qu'ils servaient ; ils n'acceptaient pas le moindre reproche et croyaient volontiers que leurs exploits ou les services rendus leur donnaient le droit de tout faire et de tout dire. Irrité violemment, Abner reprocha au fils de Saül, qui lui devait tout, son ingratitude et lui fit savoir que désormais il s'emploierait à réaliser les promesses faites par Dieu à David. Il envoya aussitôt des messagers à Hébron pour proposer à David de mettre son influence à son service afin de soumettre à son obédience les tribus du Nord. David n'eut garde de négliger un appui aussi providentiel et de pareille qualité. Toutefois, il voulut éprouver la fidélité et la sincérité d'Abner avant de se fier à lui : il lui fit donc dire d'user, d'abord, de son crédit pour lui faire restituer sa première épouse, Michol, la fille de Saül. Cette restitution aurait pour effet d'effacer aux yeux de tous l'outrage que lui avait infligé Saül en la donnant à Phaltiel ; de plus, elle afficherait devant les tribus du Nord sa qualité de gendre, donc ses droits au trône une fois Ishbaal écarté ; il apparaîtrait alors devant tous les Hébreux comme le seul prétendant légitime, car nul ne pourrait songer sérieusement à lui opposer Mephibaal, fils de Jonathas, estropié depuis l'âge de cinq ans (II Sam., III, 6-13).

Abner résolut de tenter ce que demandait David (III, 13-16). Il s'en alla trouver Ishbaal. Celui-ci était encore sous le coup des menaces que lui avait faites son principal lieutenant ; ne soupçon-

nant rien d'une trahison déjà consommée, il fut trop heureux d'accéder à son désir : il enleva Michol à son second mari et, accompagné d'une vingtaine d'hommes, Abner la conduisit à Hébron.

Ce fut l'occasion de grandes réjouissances, au cours desquelles Abner promit de décider tout Israël à acclamer la royauté de David (III, 21). On se séparait en se félicitant de perspectives si pleines de promesses, et David voyait avec joie se réaliser pour lui le plan divin sans avoir à répandre le sang de ses frères, quand son neveu Joab, de retour d'une razzia, arriva à Hébron à l'instant même où Abner s'éloignait. Apprenant ce qui venait de se passer : l'accueil fait à Abner, les attentions dont il avait été comblé, l'alliance scellée entre David et lui, Joab entra dans une grande fureur, il accabla David de reproches, puis, à son insu, il dépêcha des messagers auprès d'Abner pour l'inviter à revenir. Celui-ci n'était encore parvenu qu'à la citerne de Sira, à deux kil. au nord-ouest d'Hébron. Pensant que l'ordre qui le touchait émanait du Roi, il revint en toute hâte, et comme il s'engageait sous les portes de la ville, Joab l'attira à part dans un coin comme pour lui parler seul à seul et il lui plongea son glaive dans le ventre. Abner s'affaissa comme une masse ; Joab avait assouvi sa vengeance.

En apprenant l'assassinat d'Abner, David donna tous les signes de la douleur la plus sincère ; il lui fit rendre les honneurs funèbres et composa sur lui une complainte dont quelques versets nous ont été conservés au livre de Samuel (II Sam., III, 33, 34) ; il maudit la maison de Joab, le meurtrier (III, 28, 29), et il fit voir clairement à tous, par son attitude, combien il déplorait cet abominable guet-apens et réprouvait une vengeance aussi implacable ; il se garda bien, toutefois, de traiter Joab comme il l'eût mérité et de lui faire expier par le sang un crime depuis si longtemps prémédité et si traîtreusement exécuté. Ce n'était pas la dernière fois qu'il avait à souffrir de Joab.

La nouvelle de la mort d'Abner, dont seuls quelques initiés avaient pu soupçonner la trahison, plongea dans la consternation Ishbaal et son entourage. Il semblait à tous qu'avec Abner avait disparu le soutien le plus ferme du fils de Saül et que sa cause était désormais irrémédiablement perdue (IV, 1).

Sur ces entrefaites, deux autres chefs de bandes de Saül, Réchab et Baana, résolurent de faire tomber le dernier obstacle qui empêchait l'accession de David au trône d'Israël. Ils croyaient, en agissant ainsi, se ménager ses bonnes grâces. Profitant de la chaleur accablante du milieu du jour, ils se glissèrent sans être aperçus jusqu'à la chambre où reposait Ishbaal, le poignardèrent et lui coupèrent la tête pour l'apporter à David à Hébron. Mal leur en prit. David les traita comme il avait traité autrefois ceux qui s'étaient vantés d'avoir tué Saül. L'un et l'autre payèrent de leur vie, séance tenante, leur lâche forfait ; à titre d'exemple, leurs pieds et leurs mains furent suspendus dans l'un des endroits les plus fréquentés d'Hébron, tout près du réservoir de la ville. Et, sur l'ordre de David, la tête d'Ishbaal fut religieusement déposée dans le tombeau d'Abner (IV, 5-12).

Sept ans et six mois s'étaient écoulés (II Sam., II, 11), depuis le jour où David avait été proclamé roi à Hébron par la tribu de Juda. Son attitude vis-à-vis de Saül et de sa maison avait été irréprochable, souvent même magnanime, et la manière dont il venait de châtier les assassins d'Ishbaal ne pouvait que lui gagner les cœurs des derniers partisans de la dynastie benjaminite.

§ II. — Comptes rendus bibliographiques

I. Les Mystères d'Eleusis [1]. — Ceux-là seuls pourront s'étonner de voir un compte rendu sur les mystères d'Eleusis figurer dans un Bulletin d'Ecriture Sainte, qui ont perdu de vue l'article que nous avons publié ici-même (14 avril 1921, p. 177-187) sur *les Mystères païens et le Christianisme*. Si l'on veut écrire une apologétique du Christianisme vraiment efficace, il faut parler le langage de son temps, suivre son adversaire sur le terrain où il se place, utiliser la méthode dont il se sert pour discuter ses arguments. Autrefois, on tenta d'expliquer le mouvement chrétien en dehors de Jésus par S. Paul ; maintenant on voudrait faire de S. Paul celui qui a accrédité le christianisme dans les milieux grecs en le transformant en un mystère païen.

Prétention évidemment inadmissible, qui répugne au caractère loyal de l'Apôtre, tel que nous le dépeignent ses lettres, et qui manque totalement de base dans les textes. On s'en convaincra mieux encore en lisant des volumes comme celui que M. Magnien vient de consacrer aux mystères d'Eleusis. On aurait grand tort, d'ailleurs, de supposer que seuls des exégètes ou des théologiens peuvent profiter à la lecture de semblables travaux ; les philosophes y trouveront d'utiles compléments pour l'histoire de la philosophie, la filiation et l'intelligence de certaines doctrines ; les patrologistes cueilleront ici et là des détails précieux pour une meilleure interprétation de textes difficiles de certains Pères, en particulier de Clément d'Alexandrie et de Tertullien, et il n'est pas jusqu'aux amateurs de la littérature grecque et latine qui ne puissent, par quelque rapprochement avec les mystères païens, projeter un peu de lumière sur des passages obscurs des anciens, en particulier d'Homère et de Virgile, pour ne nommer que les principaux.

M. Magnien entreprenait, en s'attaquant aux mystères d'Eleusis, une tâche délicate à un double point de vue. D'abord, d'illustres devanciers l'avaient précédé dans cette voie, et parmi eux il nous plaît de signaler Paul Foucart et Maurice

[1] Victor MAGNIEN, Professeur à l'Université de Toulouse. **Les Mystères d'Eleusis.** *Leurs origines, le rituel de leurs initiations.* — Un vol. in-8 de la *Bibliothèque Scientifique*. Avec 6 figures dans le texte, 25 fr. — Paris, Payot.

Brillant ; ensuite, comment décrire des mystères, alors qu'aux initiés à tous les degrés on imposait sous peine de mort de garder le secret sur ce qu'ils voyaient et sur ce qu'on leur disait ? M. Magnien n'a pas cru devoir se laisser arrêter par cette difficulté. Il est parti de ce fait que les auteurs anciens n'avaient pas pu ne pas faire tout au moins quelques allusions dans leurs écrits aux mystères auxquels ils avaient été initiés, et pensant que les mystères d'Eleusis n'avaient pas varié, à Athènes, depuis leur établissement définitif jusqu'à leur disparition, il a groupé tous les textes, quelle qu'en fût la date, et, tout en tirant lui-même les conclusions qui lui paraissaient s'imposer, avec une loyauté absolue à laquelle on ne saurait trop rendre hommage, il a publié les documents sur lesquels se fondait son jugement, permettant ainsi à son lecteur de se faire une opinion raisonnée et fournissant, du même coup, au monde savant un recueil de textes sur les mystères d'Eleusis qui est du plus haut intérêt.

Après une étude d'ensemble sur les mystères en général, leurs principes, leur diffusion à travers l'Egypte et la Syrie, la Perse, la Phrygie, la Cappadoce, la Grèce et tout l'Empire romain, leur multiplicité (on en comptait bien une vingtaine, parmi lesquels, ceux d'Isis et d'Osiris, d'Adonis. de Mithra, de Cybèle et d'Attis, de Dyonisos, d'Artémis, de Zeus, d'Eleusis, etc., occupaient un rang à part), M. V. M. en vient aux mystères d'Eleusis proprement dits.

Ils se célébraient à Athènes et dans les environs immédiats de la cité. Il s'étaient imposés à toute la Grèce et même au monde romain à un point tel que l'on accourait de fort loin à l'époque des mystères pour y prendre part, et l'on vit des hommes considérables, empereurs, proconsuls, philosophes, écrivains, attacher un grand prix à leur initiation et la solliciter comme un honneur.

L'origine de ces mystères est assez complexe. Pourra-t-elle même être jamais éclaircie ? Il est permis d'en douter, tant il y eut au cours des siècles d'influence réciproque des formes religieuses locales les unes sur les autres. Certains font venir directement d'Egypte les mystères d'Eleusis. M. V. M. n'est pas de cet avis, sans toutefois dénier toute influence à l'Egypte sur les mystères éleusiniens par l'intermédiaire de la Crète. Selon lui, il y aurait eu une première diffusion des mystères de Crète en Troade, en passant par les îles, à une époque très ancienne, avant l'an 2000 av. J.-C. ; puis on aurait assisté à un renouveau des mystères deux à trois siècles avant la guerre de Troie ; enfin les mystères seraient passés à Athènes une génération avant la guerre de Troie, au temps d'Orphée que M. V. M. considère comme un être réel et non comme un personnage légendaire. Les mystères éleusiniens auraient également subi dans leur élaboration une influence phénicienne.

Pour comprendre les mystères d'Eleusis, il faut connaître le système philosophique dont ils se sont inspirés. Selon ce système, le composé humain résulte de trois éléments : la pensée, l'âme et le corps. Tant que l'âme reste enfermée dans le corps et la pensée unie à l'âme, l'homme est sujet aux passions et à la souffrance ; la mort seule peut l'en délivrer en renvoyant le corps à la terre, l'âme au ciel étoilé et la pensée au monde intelligible. Par les mystères qui procurent une sorte de mort symbolique, l'initié essaie d'atteindre par différents degrés l'état de perfection, en affranchissant successivement l'âme du corps et en libérant la pensée de l'âme.

Pour la masse, l'initiation comportait trois degrés : l'initiation aux petits mystères, l'initiation aux grands mystères et l'époptie. Pour les dignitaires chargés d'initier les autres, il y avait trois autres degrés : l'initiation holoclère (qui rend capable de purifier), l'initiation sacerdotale et l'initiation hiérophantique ou royale. Venait enfin, tout à fait au sommet de la hiérarchie, l'initiation suprême qui faisait de l'initié l'égal des dieux.

Pour être initié, aucune condition de sexe n'était imposée : des femmes furent hiérophantes ou prêtresses ; mais il fallait être athénien de naissance ou d'adoption et parler et comprendre la langue attique. Si l'on désirait entrer dans la hiérarchie des dignitaires, il fallait appartenir par naissance ou par adoption à d'illustres familles. Un esclave changeait de condition et devenait l'égal et le frère des autres, du seul fait de son initiation. On pouvait être initié très jeune ; on signale même une catégorie d'initiés dès leur naissance, les « *initiés depuis Hestia,* » suivant l'expression consacrée. Ces sortes d'initiés, désignés par le sort parmi les familles les plus éminentes, garçons ou filles, étaient considérés comme des êtres sacrés ; ils jouaient un rôle dans certaines cérémonies religieuses, dans divers actes de la vie politique ; plusieurs eurent leur statue à Eleusis et M. M. se demande si l'enfant célébré dans la célèbre églogue de Virgile :

Sicelides Musæ, paulo majora canamus,

ne serait pas tout simplement un enfant « *initié depuis Hestia.* »

Le rituel d'initiation avait un caractère symbolique très marqué. Puisque l'initié mourait symboliquement pour renaître à une vie nouvelle, la mort de l'âme et sa renaissance étaient symbolisées par le grain de blé jeté en terre qui mourait pour renaître ; il y avait à Eleusis un labourage sacré qui évoquait une des phases de la culture du blé, et l'initié devait apporter avec lui des gerbes de blé, indices de ce que pouvait laisser espérer son initiation.

M. M. décrit ensuite les diverses cérémonies d'initiation pour la masse et pour les dignitaires, autant du moins, pour ces derniers, qu'on peut les connaître.

L'initiation aux petits mystères avait lieu primitivement à Agra, faubourg d'Athènes, à la fin de l'hiver ; plus tard, elle fut reportée à la fin de

l'été, à la suite de la célébration des grands mystères. Les postulants payaient chacun au moins trente drachmes, puis une obole par jour et par tête au dignitaire qui les initiait. Réunis dans un temple de Demeter et de Coré, en dehors d'Athènes, ils subissaient un examen, faisaient serment de garder le secret et se livraient à des purifications diverses, les unes en public, les autres en leur particulier. Après avoir fait un abandon fictif de leur fortune, ils se retiraient sous des tentes où ils étaient saisis d'un sommeil mystique qui les dégageait un peu des liens du corps, les affranchissait de ses misères et leur procurait une purification mystérieuse. Réveillés au son de la musique, capables désormais d'entendre et de suivre les inspirés, ils recevaient, au cours d'une cérémonie, une onction, gage et espérance de salut.

Six mois devaient s'écouler entre l'initiation aux petits et aux grands mystères. Celle-ci avait lieu en août-septembre et se faisait en grande solennité. La chasteté durant un certain temps était imposée aux aspirants, comme aussi aux dignitaires qui devaient les engendrer à cette vie spirituelle.

Les initiés, hommes et femmes, qui prétendaient à ce second degré jeûnaient un certain nombre de jours jusqu'au coucher du soleil. Pendant la célébration des mystères, ils ne devaient se nourrir que d'animaux de basse-cour ou de poissons déterminés et garder le silence. Des processions les conduisaient d'Eleusis à l'Eleusinion, bâti sur l'Acropole d'Athènes, les 13, 14, 15, 16 et 17 du mois de Boedromion ; le 20 avaient lieu les cérémonies secrètes ; un examen sévère écartait les indignes. Puis les candidats se précipitaient à la mer chacun avec un porc, symbole de l'homme déchu et non initié ; ils le lavaient dans la mer, puis le sacrifiaient.

La prononciation d'une certaine formule montrait alors aux dignitaires si les candidats avaient bien été initiés aux petits mystères. Venaient ensuite les épreuves d'initiation proprement dite, qui d'ailleurs n'étaient pas toujours les mêmes. Parfois l'initié était censé mort ; on l'ensevelissait dans un bourbier, la tête seule dépassant (cette épreuve était, semble-t-il, épargnée aux femmes) ; puis on lui faisait commencer, sous la conduite d'un dignitaire un voyage qui symbolisait celui de l'âme aux enfers quand elle s'était débarrassée du corps.

Entre l'initiation aux grands mystères et l'initiation à l'époptie, dernier degré pour la masse des fidèles, il devait s'écouler un an d'intervalle ; malheureusement, plus on avance dans les degrés d'initiation et plus les renseignements font défaut, à tel point que l'on ne sait à peu près rien sur l'examen que subissait le candidat à l'époptie, les lustrations qu'il devait faire, les épreuves qui lui étaient imposées. Le symbolisme des cérémonies était toujours le même ; un voyage, les yeux bandés, à travers l'obscurité pour parvenir à la lumière, évoquait le souvenir de la seconde mort, de celle où la pensée, cette fois, se libérait de l'entrave de l'âme.

Quand on était devenu épopte, à la condition d'appartenir à certaines familles par naissance ou adoption, on pouvait par divers rites d'initiation gravir les différents degrés de la hiérarchie dans le personnel dirigeant des mystères. Par l'initiation holoclère, dont l'insigne distinctif était une couronne, peut-être aussi une robe de pourpre, on devenait capable d'agir sur l'âme des hommes pour les purifier, on pouvait être devin, poète, médecin, juge, chef politique, en se soumettant sans doute à certaines initiations en rapport avec le rôle qu'on ambitionnait de remplir. Dans l'exercice de leurs fonctions, qu'elles fussent purement religieuses ou même simplement politiques et littéraires, les initiés holoclères étaient considérés comme inspirés. — Après l'initiation holoclère venait l'initiation sacerdotale, dont l'insigne était un bandeau ; puis l'initiation hiérophantique, qui plaçait l'élu sur le même plan que le roi, lui conférant comme insignes de sa fonction le port de la couronne, de l'anneau et du sceptre ; enfin, par une initiation suprême l'homme dépassait la famille des hiérophantes et des rois et devenait l'égal des dieux, vivait avec eux, jouissait de leur amitié.

Par certaines de leurs expressions et aussi, avouons-le, par quelques-unes de leurs idées, les mystères d'Eleusis ont pu sembler concrétiser grossièrement diverses aspirations d'âme que seul le christianisme pouvait et devait satisfaire pleinement et en toute réalité. Et ceci explique pourquoi nos modernes historiens des religions tentent, entre ces mystères d'autrefois et le christianisme, des rapprochements dont le but est évidemment de confondre ce dernier avec ces formes religieuses variées qui eurent dans le passé beaucoup de vogue et d'influence. Jusqu'à ce jour, ces rapprochements ont paru singulièrement fragiles à tous les esprits sérieux. Alors même qu'on admettrait l'immutabilité des mystères à travers les âges, considérée comme démontrée par M. V. M. et qui demeure fort discutable, les rapprochements retenus à ce jour ne portent que sur l'emploi de termes communs complètement vidés de leur étrange contenu pour recevoir dans la langue chrétienne une acception totalement différente et bien autrement relevée. Et l'on est en droit, somme toute, de se demander si la diffusion des mystères païens dans la Grèce et l'empire romain n'a pas plus entravé l'expansion du christianisme qu'elle ne l'a réellement secondé.

2. En Lydie aux temps antiques [1]. — Il ne faut pas que les découvertes si intéressantes de Boghaz-Keui, qui nous ont révélé l'empire Hittite, nous en imposent à ce point de considérer le plateau aride, encerclé par l'Halys, comme ayant vu poindre en Asie Mineure les premières traces de

[1] La Lydie et ses voisins aux hautes époques, par René Dussaud, membre de l'Institut, Conservateur des Musées nationaux — Un vol in-8 de 110 p., avec cinq planches hors texte, 40 f. — Paris, Geuthner.

la civilisation. Cette opinion (que soutint Ed. Meyer dans sa *Geschichte des Altertums,* t. II, 2e édit., p. 1, et dans *Die Zeit der ägyptischen Grossmacht,* 1928, p. 11) est certainement erronée et M. R. Dussaud a voulu en démontrer la fausseté dans sa brochure si intéressante, si richement documentée.

Il faut entendre par Lydie la contrée où se trouvent les vallées du Méandre, du Caystre et de l'Hermus, au sud-ouest de la péninsule asiatique, contrée encadrée, pour nous servir de noms plus familiers, par les villes de Smyrne et d'Ephèse à l'ouest, de Tralles et de Philadelphie à l'est. Cette région fut autrefois très prospère. La tranquillité dont elle fut favorisée, la fertilité de ses plaines, l'activité commerciale de ses habitants furent les facteurs principaux d'une richesse qui dura longtemps et qu'évoque à nos mémoires le souvenir de Crésus, roi de Lydie.

Or, dès le début du 3e millénaire avant J.-C., à une époque où les Hittites ne jouaient certainement aucun rôle dans la péninsule asiatique, si même ils y avaient déjà pénétré, la Lydie offrait déjà le spectacle d'une civilisation autochtone très avancée qui s'y était épanouie sous une influence suméro-accadienne. Cette influence s'y était exercée moins par des conquêtes que par des échanges commerciaux. Les Lydiens étaient alors justement réputés comme banquiers, artisans, caravaniers ; dans la haute antiquité, ils furent sur terre ce que furent sur mer les Phéniciens ; ils entretinrent des rapports constants avec les pays de la côte, l'île de Chypre, mais aussi avec la Syrie et la Chaldée. Une route dite royale joignait Sardes leur capitale à Suse en coupant l'Halys. De Ptérie (Boghaz-Keui), elle permettait de pénétrer en plein cœur de l'Arménie et d'atteindre la Perse ; si l'on inclinait vers le sud, après avoir traversé l'Euphrate, on gagnait Armida (Diarbékir) et le Tigre. Une autre route, celle du sud, plus rapide, conduisait en Mésopotamie par Ephèse, Tralles, Apamée, Césarée de Cappadoce (Mazaca). Césarée de Cappadoce était un nœud important de communications ; de là, en remontant au nord, on atteignait le Pont et Synope ; en poursuivant vers l'est, on aboutissait à l'Euphrate par Melitène ; en descendant au sud, on arrivait par Tyane aux Portes ciliciennes. Il n'est donc pas surprenant que pour faciliter le commerce, les Assyriens soient venus au devant des *Kavèloi,* ou colporteurs lydiens et se soient installés dans les environs de Mazaca. Les tablettes cappadociennes qui remonteraient, selon M. Thureau-Dangin, vers 2200 nous ont révélé l'existence à Kanesh, à 19 km. au nord est de Mazaca, d'une colonie de marchands accadiens. Leur trafic portait sur le cuivre, le plomb, les vêtements, les ânes, les harnais, les huiles, sur certaines pierres ; il était assuré par de petits chars à quatre roues, attelés de quatre ânes ; la monnaie d'échange était l'argent, rarement l'or ; les comptes étaient établis en talents, mines et sicles d'argent à la mode babylonienne. C'est pour défendre les marchands de Kanesh opprimés par le roi de Burshakhanda (sans doute Mazaca), que Sargon fit vers 2650 une expédition dans cette contrée. Après lui, intervint encore Naram Sin, et il fut victorieux, bien qu'il se fût trouvé en face de 17 roitelets d'Asie Mineure, dont le moins redoutable n'était pas celui d'Amurru (Syrie du Nord).

Ainsi donc les Suméro-Accadiens ont fait sentir leur influence jusqu'aux extrémités occidentales de l'Asie Mineure et, en dehors de la nature des échanges commerciaux et de l'écriture, les représentations religieuses relevées sur des cylindres-cachets (celui de Tyszkiewicz, du Louvre, de Berlin, l'empreinte analogue d'une tablette cappadocienne) ou sur des moules et des figurines plates en plomb attestent jusqu'à quel point la tradition mésopotamienne s'est imposée à la Lydie au cours du 3e millénaire av. J.-C. C'est de cette tradition que provient la grande vogue que connut en Asie Mineure le culte de la déesse nue dont on vient de retrouver une représentation dans l'Artémision d'Ephèse.

Toutefois, l'accueil si libéral qu'ont réservé les Lydiens de la haute antiquité aux modes, aux coutumes et jusqu'à la langue, à l'écriture et aux légendes de la Mésopotamie ne les a pas empêchés de conserver leur originalité et l'essentiel de leurs cultes. On en a la preuve dans les rapports qui s'établirent entre eux et les Egéens, particulièrement les Crétois, auxquels ils transmirent non seulement des éléments suméro-accadiens, mais aussi, et surtout, des éléments proprement asianiques.

Quant aux Hittites, dans lesquels on s'accorde aujourd'hui à reconnaître des indo-européens, ils ne firent leur apparition dans la boucle de l'Halys que vers l'an 2000. M. Dussaud retrace à grands traits dans les pages 24-31 l'histoire de cet empire qui s'effondra aux environs de l'an 1200, sous la pression des « peuples de la mer, » les Achéens, et sous les coups redoublés des Mysiens et des Phrygiens, après avoir passé par des phases diverses : l'ancien empire hittite de 1900-1650, puis un effacement à peu près total de 1650-1450 à l'époque des Hykcsos, enfin le nouvel empire hittite de 1450-1200. L'effondrement fut alors à ce point définitif que jusqu'à ces dernières années le souvenir de ce peuple avait à peu près disparu de l'histoire de l'antiquité. Or, même au temps de leur plus ancienne puissance, de 1900-1650, les Hittites n'eurent pas sur les peuples de la péninsule asiatique l'influence qu'on leur prête. Loin d'effacer les traces d'une civilisation antérieure qui s'était développée en toute indépendance, ils en subirent eux-mêmes l'empreinte. Lors de leur installation en Asie Mineure, ils ne possédaient en propre aucun art et, même après, ils continuèrent à vivre longtemps d'emprunts pour la religion comme pour l'art, pour l'écriture comme pour la guerre. Leurs emprunts ont subi l'influence mésopotamienne qui s'imposa à eux parce qu'elle s'était

déjà imposée, avant eux, à cette contrée. Il y a lieu de reviser bien des conclusions qui avaient trop généreusement considéré comme apports hittites tous les éléments disparates signalés chez les peuples de l'Asie Mineure. Ainsi en est-il, pour ne citer que ce cas, du char à quatre roues trouvé sur une empreinte à Kanesh (Kultépé) : ce char est d'importation mésopotamienne et non hittite. Ce ne fut que dans les derniers temps du nouvel empire hittite (1450-1200) que se révéla véritablement un foyer artistique hittite, dont les principaux monuments sont les reliefs de Yasili-Kaya, des sculptures de Boghaz-Keui, une céramique brillante, une écriture hiéroglyphique fort décorative. On ne sera pas surpris, dans ces conditions, que la Lydie située à plus de 600 km. à vol d'oiseau de Boghaz-Keui, n'ait pas plus subi que la civilisation troyenne l'influence hittite. L'examen de la céramique confirme tout à fait cette conclusion.

3. **Les Saints Evangiles** [1]. — M. l'abbé Lepin, si connu par tant d'autres travaux scripturaires ou théologiques qui font autorité, vient de nous donner une édition française de l'Evangile, traduit sur le grec, où il a fusionné en un seul récit, disposé dans le cadre chronologique de trois ans et quelques mois, les œuvres des quatre évangélistes. Toutefois, dans ce vaste cadre chronologique, la matière évangélique a été distribuée d'un façon logique ; ainsi, les miracles sont groupés ensemble et par catégories ; de même les discours et les paraboles. Evidemment de la sorte tel épisode ou tel enseignement peut se trouver détaché de son contexte historique. L'inconvénient est toutefois minime en comparaison de l'avantage qu'il y a à présenter unis entre eux des éléments qui s'éclairent et se complètent mutuellement.

Pour répartir les faits, c'est S. Marc, et non S. Luc comme dans la Synopse des PP. Lagrange et Lavergne, qui a servi de guide. Dans les parties communes aux quatre Evangiles, on a reproduit le texte le plus complet ou le plus précis, sans y intercaler des éléments empruntés aux autres ; on s'est contenté d'indiquer les références aux endroits parallèles.

Des notes, qui équivalent à un petit commentaire, éclairent les passages difficiles ou particulièrement importants, tant au point de vue dogmatique qu'au point de vue apologétique et spirituel.

Des extraits des Actes des Apôtres relatifs à l'histoire de la première communauté chrétienne et les témoignages les plus expressifs des Epîtres de S. Paul sur la foi de l'Eglise primitive servent d'épilogue à l'histoire de Jésus.

L'ouvrage est pourvu d'une table détaillée des matières. Il s'y ajoute : une Introduction sur les Evangiles, le milieu évangélique, la vie religieuse et sociale des Juifs du Ier siècle ; — un tableau logique des miracles et un autre des paraboles ; — une table spéciale des évangiles des dimanches ; — enfin un recueil de tous les textes de l'Evangile qui peuvent servir à l'enseignement religieux et à la méditation. Ce recueil, où les textes ont été méthodiquement rangés dans leur ordre logique, sera particulièrement apprécié, l'on y trouvera une véritable Somme de la doctrine évangélique.

Bien que cette édition du Saint Evangile convienne aux esprits cultivés, membres des Cercles d'études et étudiants, elle s'adresse surtout au commun des fidèles. Le cardinal Maurin en a retenu immédiatement 40 000 exemplaires, et il a prescrit de donner cet ouvrage à tous les nouveaux mariés afin qu'il devienne, si possible, le livre par excellence de tous les foyers chrétiens.

4. **Les Conférences des frères Tharaud à l'Université des « Annales. »** — Un lecteur nous a demandé ce que nous pensons des conférences des frères Tharaud faites à l'Université des *Annales* et publiées dans la revue *Conferencia* des 5 et 20 janvier 1931, p. 76-89 et 137-147. Ces conférences ont pour titre, la première, *Les trois Temples de Jérusalem ;* la seconde, *Le Temple dans les flammes. Rêveries d'Israël.* L'une et l'autre sont des conférences de vulgarisation destinées au grand public. Elles ne sont pas sans contenir des erreurs historiques et, ce qui est plus grave, des erreurs théologiques.

Commençons par la seconde, la moins blâmable des deux : c'est une histoire du règne d'Hérode le Grand, d'Agrippa Ier, puis des derniers jours de Jérusalem. Le récit est simple, sobrement imagé ; on a dû l'écouter avec plaisir, on le lit sans fatigue.

Mais, est-ce omission volontaire ? on ne signale point, parmi les cruautés d'Hérode le Grand, le massacre des Saints Innocents. Pourquoi avoir passé celle-là sous silence, alors qu'on en rappelle complaisamment tant d'autres ? On ne dit rien non plus de la persécution d'Agrippa Ier contre l'Eglise naissante. Qui plus est, on affirme (p. 147) que la Judée ne devint chrétienne qu'après Rome, que la Judée fut une des dernières provinces romaines conquises au christianisme. Comme si la foi chrétienne n'y avait pas été prêchée dès l'an 29 ou 30 par S. Pierre ; comme si S. Etienne n'était pas mort à Jérusalem martyr de sa foi en 36, et Jacques le Majeur en 44 ; comme si la foi n'avait pas rayonné, *de Jérusalem,* à travers la Judée, la Samarie et jusqu'à Antioche de Syrie, en Phénicie et à Rome même.

Autre erreur, plus grave celle-là : c'est de déclarer que l'idée de Messie *prit naissance* dans le désespoir de Babylone (p. 143). Que les souffrances endurées alors aient avivé le désir de la venue prochaine du Libérateur promis, soit ! mais l'espérance en ce Libérateur remonte aux origines mêmes de notre race, et elle repose sur des promesses divines.

[1] **Le Saint Évangile,** *traduit sur le grec, présenté suivant un ordre chronologique et logique, avec introductions et annotations*, par M. LEPIN, Professeur au Grand Séminaire de Lyon. — Un vol. in-16 de 336 p., cartonné 2 f., relié pleine toile 4 f. (remises par quantités). — Chez l'auteur, 4, rue des Massues, à Lyon-Point-du-Jour (Rhône) ; et chez l'imprimeur Dumas, 4 et 6, rue Georges-Dupré, à St-Etienne (Loire).

Enfin il est inexact d'affirmer que Josèphe n'a fait aucune allusion à Jésus. Même si l'on rejette le texte des *Antiq. Jud.* XVIII. III, 3 le concernant explicitement, texte que nous considérons quant à nous comme substantiellement authentique, mais interpolé, il restera toujours celui qui a trait à Jacques le Mineur et où ce dernier est désigné comme « *le frère de Jésus, surnommé le Christ* » avant d'être appelé par son nom (voir *Ami* du 4 juillet 1929, p. 417-424). — Il est peu probable que la naissance de Jésus puisse se dater de l'an 4 av. J.-C. — Mais, surtout, il est tout à fait faux de rattacher Jean-Baptiste et Jésus au mouvement essénien, dont l'importance a été, pour les besoins de la cause, bien exagérée par les deux conférenciers. Jean-Baptiste a été le précurseur de Jésus, ce fut là sa seule raison d'être. Or, à entendre ou à lire les conférenciers, on ne soupçonnerait même pas sa mission surnaturelle. Ils nous disent en effet : « L'un d'eux, Jean Baptiste, qui errait çà et là, dans les parages du Jourdain et de la Mer Morte, prêchait que si tous les gens de Judee se baignaient, comme lui, dans l'eau du fleuve, le pays serait purifié et le Messie apparaîtrait dans sa gloire » (p. 143). C'est tout ! Rien, absolument rien sur les rapports du Précurseur et de Jésus à l'aurore du ministère public de Notre-Seigneur. On passe de suite à l'assassinat de Jean-Baptiste, puni pour avoir eu l'imprudence d'insulter Herodiade.

Ce sont là, certes, des erreurs graves. Eh bien ! disons-le nettement, s'il n'y avait eu que cette conférence, nous ne nous serions pas souciés d'en parler. Après tout, nous ne pouvons pas avoir la prétention de redresser tous les torts, ni de relever toutes les erreurs. Mais la première conférence, sur *Les trois Temples de Jérusalem*, n'est pas de celles qui appellent seulement des réserves ; elle est de celles qui sont mauvaises, et franchement mauvaises, de la première à la dernière ligne. Et si parfois des personnalités catholiques prennent la parole à l'Université des *Annales*, il faut que nos familles chrétiennes soient bien averties, une fois de plus, que toutes les conférences de l'Université des *Annales* ne sont pas bonnes à entendre, et que la revue *Conferencia* n'est pas à mettre entre toutes les mains.

Laissons de côté le titre : « Les *trois* Temples. » Tout le monde sait que le Temple d'Hérode le Grand ne fut pas une reconstruction, mais une restauration, un agrandissement et un embellissement de celui de Zorobabel. Mais ce n'est là qu'un manque de précision historique. D'autres affirmations sont bien autrement répréhensibles.

1° D'abord l'idée générale qui domine cette conférence, c'est la négation de toute révélation surnaturelle, donc de toute origine divine de nos Saints Livres, comme aussi de toute valeur historique de leurs récits. Or, cette idée générale est, en la circonstance, d'autant plus dangereuse qu'elle est présentée sous la forme d'un récit exact en certains points (histoire des deux royaumes, retour de la captivité, démêlés des Juifs et des Samaritains, hellénisation de la Palestine et luttes machabéennes), agréable à lire et de forme respectueuse. Ainsi, on commence par évoquer le souvenir qu'ont pu garder auditeurs ou lecteurs des récits sacrés appris au temps de leur enfance, depuis le Paradis terrestre jusqu'à Moïse inclusivement, pour leur insinuer ensuite que tout cela c'est du *légendaire*, et que même on doit abandonner l'illusion de posséder quelque certitude sur l'histoire et la vie des Hébreux depuis Moïse et l'entrée en Chanaan (p. 78).

C'est que les frères Tharaud acceptent avec toutes leurs conséquences et sans les discuter, les opinions de l'exégèse indépendante sur la composition du Pentateuque. Ils enlèvent ainsi à Moïse, au bénéfice des Prophetes ou des Scribes, une grande partie de l'œuvre religieuse et législative que lui reconnaissent la plus ancienne tradition et une saine exégèse.

2° Alors que nous, catholiques, nous considérons Israël comme un peuple à part, choisi de Dieu pour être le gardien à travers le monde d'une révélation qui vint de Lui, les frères Tharaud insinuent que cette révélation aurait pu n'avoir qu'une origine purement humaine, qu'elle se serait élaborée lentement dans le plus profond du cœur d'Israël, qui aurait fini par se faire, au cours du temps, une conception de plus en plus haute de la divinité. Entre ces deux conceptions, l'une catholique, l'autre rationaliste, « à chacun de choisir, » disent-ils (p. 79).

3° On ose affirmer que le culte rendu à Yahweh au temple de Salomon n'était pas très différent de celui rendu à Moloch, Baal ou Astarté. Evidemment, on offrait à Jérusalem des sacrifices sanglants et non sanglants, mais jamais de victimes humaines et on ne voyait pas de représentations de Yahweh. Si les frères Tharaud n'avaient pas été les prisonniers, inconscients ou volontaires, d'une exégèse contestable, ils se seraient rendu compte combien déjà à l'époque de Moïse, tout en redoutant Dieu, on se faisait de sa majesté, de sa puissance et de sa sainteté une idée très élevée.

4° Que les prophètes aient joué un grand rôle dans la vie du peuple d'Israël ; qu'ils aient beaucoup contribué à lutter contre l'idolâtrie envahissante, à épurer la religion, à lui donner une valeur morale et sanctificatrice, à la dégager de tout vain formalisme, nul parmi nous ne le contestera. Mais ce n'est pas diminuer leur rôle, — il fut certes assez considérable et assez glorieux, — que de le ramener à ses justes limites et de ne pas accepter qu'on vienne nous affirmer, comme une vérité incontestable, que l'idée d'un dieu unique préférant à tous les sacrifices la justice et la pureté du cœur, s'est formée après Salomon, en dehors du Temple, dans les écoles de prophètes. Sans doute, pour les besoins de la cause, on multiplie le nombre de ces prophètes au point de l'évaluer (sur quels documents se base-t-on ?) à

plusieurs milliers (p. 82). Naturellement, aucune trace d'inspiration surnaturelle chez les prophètes, et ce n'est pas sans une certaine surprise que l'on voit les conférenciers nous présenter les prophètes comme les champions des « traditions mosaïques » ou de ce Moïse qui avait fixé l'image de Yahweh, alors que quelques pages plus haut (p. 78) on avait fait si bon marché de l'œuvre de Moïse et (p. 81) des documents qui nous en retraçaient l'histoire.

5° Il est incontestable que la captivité fut pour les Hébreux une sévère leçon, et une leçon qui porta ses fruits. Ceux qui revinrent en petit nombre, on a raison de le dire, furent désormais fidèles à Yahweh. Il est non moins certain que les Scribes jouèrent alors un rôle très important, qui alla toujours en grandissant. Mais pourquoi faire de ces pauvres Scribes de malhonnêtes gens qui eurent l'astuce d'inventer de toutes pièces des commandements nouveaux qu'ils antidatèrent pour les projeter dans le passé, et ainsi faire de Yahweh un justicier qui avait puni son peuple désobéissant et non un vaincu de Nabuchodonosor ? Et on conclut avec une assurance qui déconcerte : « De cette conception sont sortis les livres de la Bible tels qu'ils nous sont parvenus. On y trouve placé sous l'autorité de Moïse, un code religieux fait de textes plus ou moins anciens, de traditions orales et de beaucoup d'idées nouvelles, qui s'appliquait à bannir jalousement toutes les survivances païennes dont le culte était encombré » (p. 85, 86). Comme si l'œuvre littéraire la plus authentique des prophètes ne suffisait pas à justifier le caractère pénal de la captivité et, du même coup, à montrer que ces prophètes avaient été les mainteneurs de préceptes antérieurs de beaucoup à 597, et non postérieurs à 536, préceptes qui avaient inspiré leur conduite et donné de l'autorité à leurs anathèmes.

Mais arrêtons-nous. Sans avoir relevé toutes les erreurs théologiques et toutes les inexactitudes historiques contenues dans cette conférence sur *Les trois Temples de Jérusalem*, nous en avons dit assez pour justifier le jugement sévère que nous avons porté.

Ajoutons, pour terminer, qu'une conférence de M. Paul Valery sur « *la Passion de l'Intelligence*, » donnée le 28 nov. 1930, répétée le 8 décembre, et publiée dans *Conferencia* du 20 janvier 1931 (p. 107-110), ne vaut pas mieux. Le conférencier y répète cette ineptie que longtemps l'Eglise hésita à reconnaître une âme aux femmes. Je cite : « Vous le savez, mesdames, — vous êtes trop instruites pour l'ignorer, mesdemoiselles, — jusqu'en l'an 835 de l'ère chrétienne, vous n'avez pas d'âme certaine. Certains Pères de l'Eglise considéraient en vous des animaux charmants » (p. 108). C'est là, certes, une de ces sottises qui font bien peu d'honneur et à celui qui s'en fait l'écho et à l'Université où elles sont proférées.

Et nunc erudimini, bonnes gens catholiques.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

Petite Bibliothèque d'éducation. — O. LEMARIÉ. **I. La Formation de la Conscience. — II. La Formation de l'Intelligence. — III. La Formation de la Volonté. — IV. Le Jeu de l'Enfant. — V. L'Education du Respect. — VI. La Franchise et le Mensonge chez l'enfant.** — Editions Mariage et Famille, 86, rue de Gergovie, Paris 14e.

Voici une demi-douzaine d'excellents opuscules, qui se succèdent et se complètent. Les quatre premiers coûtent chacun 6 f., le 5e 5 f. 50 et le 6e 4 f. 50.

I. — L'éducation de la conscience d'un enfant est une tâche complexe et délicate, qui ne demande pas seulement un grand dévouement, une parfaite bonne volonté, mais aussi une vaste expérience de la vie et un discernement exact de l'âme de chaque enfant. Il y a cependant des principes généraux dont l'application se retrouve, diversement nuancée, en chaque cas particulier. Ce sont ces principes que M. Lemarié étudie dans son premier volume. Et — c'est ici l'une des caractéristiques de son exposé — il les étudie à la lumière de l'expérience et de la psychologie. Ayant retenu la part de vrai contenue dans les faux systèmes philosophiques sur la conscience morale, il établit ce qui, chez l'enfant, conditionne l'éducation de cette conscience. Sans doute, c'est toute l'ambiance humaine qui donnera à l'enfant son éducation ; mais, pour être normale et efficace dans le sens du bien, l'éducation devra être le fait de la famille, c'est-à-dire des parents. Œuvre difficile sans doute, et qui exigera des parents une haute tenue morale pour eux-mêmes et une attention de tous les instants sur les réactions de la conscience en ceux dont ils ont la charge. Education de l'instinct, de la sensibilité, de l'intelligence qui s'éveille, du jugement sur la valeur des actes, du sentiment de l'obligation, des déterminations volontaires à prendre : que de complexité en tous ces aspects d'une vie morale qui s'épanouit et prend sa direction ! Les procédés généraux — exemples, maximes, examens de conscience, sanctions — ne sauraient épuiser le devoir des parents ; ils en constituent cependant les éléments essentiels.

Le chapitre des « crises » et « épreuves » de la conscience est l'un des plus délicats et, à notre avis, des mieux présentés. A propos du scandale, bien propre à fausser la conscience de l'enfant, soit en l'endormant lorsqu'il se dissimule sournoisement, soit en l'ébranlant lorsqu'il s'étale avec certains attraits où la nature mauvaise trouve satisfaction, M. Lemarié a écrit cette phrase pleine d'enseignements : « On ne saura donc accoutumer l'enfant trop tôt à cette rencontre de son ennemi, l'exercer à le dévisager, à soutenir son attaque, à en triompher. C'est au tout jeune enfant déjà qu'il faut enseigner à réagir et à sortir plus fort d'une lutte qui lui sera imposée ». Ce qui, de toute évidence, ne signifie pas qu'il faut apprendre le mal à l'enfant encore innocent, pour le mettre mieux en garde. Mais il s'agit simplement, *data occasione*, d'aider l'enfant à soutenir le choc d'un mal qui est présent et s'impose à lui, et à résister à ce mal d'une façon victorieuse. Tout ce chapitre est à lire attentivement.

II. — L'opuscule sur « La Formation de l'Intelligence » est le développement de quelques idées déjà émises dans « La Formation de la Conscience ». L'é-